

Juliette Castella-Lasbraunias

Le coeur au bord des larmes



*Le cœur
au bord des larmes*



Juliette Castella-Lasbraunias

Le cœur
au bord des larmes

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3599-6

Dépôt légal : Juillet 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

*Il est des instants fabuleux où les heures
semblent se figer...*

*Je dédie ce livre à ceux que j'ai aimés
et qui vont ici se reconnaître, afin qu'ils
sachent qu'ils ont imprégné mon âme de
leur image intemporelle...*

*Maman, ta petite perle a enfin retrouvé son
éclat...*

Furtivement

Laisser sa main courir, caresser le contour
Du grain qui sous les doigts défile lentement.
Écouter le silence entendre son cœur sourd
Palpiter en écho, et savoir qu'il est temps.

Sentir aller sa vie apercevoir la route,
Trouver les mots qu'il faut pour finir le roman.
Espérer le miracle, vouloir chasser le doute
Attendre l'impossible et choisir le moment.

Clore tout doucement les yeux dans l'air fugace
Et voir monter l'envie allant vers le désir,
Ignorer ce qu'on sait, ne laisser qu'une trace,
L'imprégner d'absolu pour mieux s'en dessaisir.

Que l'oubli de la trame qui vole dans l'espace
Devienne la clarté d'un regard souvenir.
S'envelopper d'un bleu qui peu à peu s'efface,
Fermer un regard las sur l'instant à saisir.

Graver enfin ici ce poème en ces lignes
Avec cette passion égale à mon amour,
Exploser puissamment, me dire que ce signe
Offert à mon esprit est la montée du jour.

Recueillir ce cadeau qui contourne l'indigne
Briser alors le masque sur le papier velours,
S'enrouler doucement comme un sarment de vigne
Que les fruits de l'esprit te montrent mon amour.

Au travers d'un écrit que vienne transparaître
Tout ce qui est en moi que je ne te dis pas
Oser tout avouer, entrouvrir la fenêtre
Et voir couler mes pleurs qui se déversent là.

Comme un matin printemps comme un hiver peut-être,
Mais surtout comme toi blotti tout contre moi.
T'envoyer ce message, attendre, et me voir naître
Au creux de ce cahier que tu ne liras pas...

J'ai mal !!! J'ai envie de hurler !

Seigneur qu'est-ce que j'ai fait de si moche dans cette vie pour me retrouver comme ça...

Je voudrais bien qu'on me le dise d'un bon coup ! Oui, bien sûr qu'il y a plus malheureuse que moi, mais je n'en ai rien à faire.

Avec tous les cachets que j'avale, je ressemble à l'arrière-boutique d'une pharmacie ambulante. Je veux mourir.

Mon Dieu faites moi mourir... Parce que vivre comme une moitié de femme je ne le peux plus. Je suis lâche. Je ne me tuera pas, mais j'accepte de m'endormir pour toujours...

J'ai peur. Pas pour moi non, pour lui cet homme-enfant qui dort à mes côtés, alors que mes larmes coulent sur l'oreiller comme tous les soirs...

Je n'ai plus goût à rien ! Je ne suis pas malade, c'est juste un problème mécanique. Mais putain, une bagnole quand elle a une panne on lui change la pièce, alors pourquoi ne répare t'on pas mon dos ?

Ah ! J'en ai vu des médecins, des neuros, des psys, qui en deux mots vous démoralisent en vous laissant entendre que votre cas est insoluble ! J'en aurai versé des pleurs avant de rencontrer enfin un homme pour

qui la médecine est encore un sacerdoce. Lui au moins, regarde chaque patient comme une exception, et s'y s'attarde avec compassion et expérience... Un mètre soixante-douze environ, mince, très agréable, un regard bleu doux et pétillant, de fines lunettes, et par-dessus tout un sourire plein de franchise, et une volonté couplée à une force de caractère, qui lui sert à voir les malades comme des êtres humains et non pas comme un paquet de billets facilement gagnés ! Il a toute ma confiance, je sais qu'il la mérite... S'il y a une solution à l'horizon, il va me la trouver...

Mais pour l'instant, inexorablement, je me dégrade.

Le matin je peine à me lever, je traîne au lit vaseuse. Et quand je réussis à émerger, c'est pliée en deux comme Quasimodo... Je monte les escaliers menant de la chambre à l'étage, soutenue par mon chien qui a compris qu'il doit m'aider... Une main sur son large dos, l'autre qui s'agrippe à la rambarde, et je me hisse en soufflant comme un phoque...

Toujours les mêmes gestes. M'affaler sur la première chaise venue et avaler mes comprimés avec un bol de café, puis me vautrer dans un fauteuil, mon seul vrai refuge, et attendre une heure que la douleur se calme un peu...

Ça y est, je peux me déplier pour me saisir de ce corset-prison qui m'aide à supporter un quotidien dont je ne veux plus...

Mais toi tu as besoin de moi, tu ne comprends pas, tu me vois debout... La douleur c'est invisible, tu sais...

Je me laisse aller. Je ne veux plus te plaire. Je veux juste m'endormir, ne plus me réveiller...

J'ai soixante-trois ans, toi quarante-six ! Dix-sept ans nous séparent, et depuis huit ans nous vivons ensemble.

Tu as voulu que je sois ta femme. Il y a six ans déjà !

Tant d'erreurs. Tu es beau garçon, gentil, fragile, mais aussi menteur, infidèle, affamé de sexe, avec des fantasmes inavoués plein la tête. Tu m'aimes ! C'est réciproque...

J'ai remplacé une mère qui t'a surprotégé, une première épouse aux antipodes de tes envies, et des maîtresses aguerries...

Je te comprends, je te pardonne, je te laisse vivre tes délires et je t'apprends à faire le tri dans tes priorités affectives.

Tu me dis « tu es la meilleure chose qui me soit arrivée ! » Je sais que tu le penses.

On se ressemble. Tu me fais rire. Tu as besoin d'amour, de compréhension, de tendresse. J'en ai à revendre et je te les offre sans restriction.

Bien sûr, ce n'est pas toujours facile, quand je t'ai rencontré j'étais une belle femme !

Blonde, pulpeuse, un corps et un visage qui attireraient les mâles, bas et guêpière, talons haut, je me servais de toute la panoplie de la parfaite gourgandine et tu adorais ça !

Et puis je vivais à cent à l'heure !

Sorties, copains bizarroïdes, pas de barrières ni de tabous dans mes folies. Tu es entré dans le jeu...

Je venais tout juste de quitter Laurent « l'homme de ma vie » avec qui j'avais passé quatorze années. Je l'aimais encore, je te l'ai dit, mais tu t'en fichais.

Huit mois après j'emménageais chez toi !

Mais qu'est-ce qui m'a pris ?

Loin de ma famille et de mes attaches, au fond de ce petit village perdu, dans une région belle, mais inconnue, je déprime.

Je fuis une semaine sur deux, je retourne chez moi, dans mon fief Toulousain, et je vais dormir chez mon ancien ami qui ne demande pas mieux.

Tu me téléphones sans arrêt, je te réponds avec désinvolture et ne vois pas venir le danger.

Je dois être hospitalisée pour des contrôles cardiaques. Depuis quelque temps nous nous disputons beaucoup, je suis donc heureuse de te laisser. La distance et la quiétude de l'hôpital vont m'aider à réfléchir.

Je me suis attachée à toi et je ne veux plus continuer sur ce mauvais chemin où chacun ne voit que les défauts de l'autre. La semaine s'égrène monotone...

Je t'appelle, tu as une voix gênée.

Tu dis « J'ai fait une bêtise ! »

Mon cœur se serre.

« Quoi ? Tu m'as trompée ? »

« C'est pire ! »

Je m'affole ! « Tu as mis une fille enceinte ? »

« Non, mais j'ai laissé croire que j'étais célibataire et je lui ai promis le mariage »

« Promis ? Mais à qui ? »

« À une Roumaine »

« Une Roumaine, qui vit en Roumanie ? »

« Oui ! »

J'éclate de rire délivrée... Mais la Roumanie c'est à des milliers de kilomètres !!!

Tu enchaînes et tu me fais mal.

« Elle est si douce, elle ressemble à un ange, elle m'aime. »

Je te sens perdu, je vais revenir, nous en parlerons.

Je me suis acheté des talons aiguilles et pour rentrer je m'habille comme tu aimes.

Lorsque je t'informe de mon retour, tu murmures « Déjà ! » d'un ton désespéré, mais je te fais comprendre qu'il faut que l'on s'explique rapidement.

Je roule le plus vite possible. En arrivant, j'ai un choc, tu as l'air hagard. La maison est dégueulasse.

J'essaie de paraître sereine, alors que je bous d'impatience. Je te demande comment tu me trouves, en une semaine j'ai perdu dix kilos, tu me réponds :

« On dirait une garce »

J'ai mal, mais je ne me démonte pas, je te fais un sourire enjôleur :

« Mais c'est ce que tu apprécies non ? Je prends donc ces mots pour un compliment. »

Tu ne te décides pas à parler de ton aventure et je ne sais quelle attitude adopter ! Un silence pesant s'infiltre entre nous... Tu ouvres enfin la bouche et m'informes que nous devons aller ce soir à une réunion du club de moto auquel nous appartenons. Dans la voiture je me souviens qu'à chaque fois que nous roulions tu prenais ma main et la posais sur ta cuisse tendrement ; je tente donc une approche, mais tu me repousses. Gentiment je te susurre que ce geste est amical et ne va pas t'engager plus avant.

Tu finis par saisir ma main. Dans ma tête un boulier imaginaire compte les points gagnés. Un pour moi !

En arrivant, Gaby la présidente du club voit ma mine défaite, je lui explique brièvement la situation, laissant entendre que mon mariage est fichu.

La réunion se prolonge suivie d'un pot. Je n'en peux plus ; prétextant la fraîcheur je vais me réfugier dans notre véhicule.

Tu arrives et démarres sans un mot. J'ai envie de pleurer, mais je me contiens.

En rentrant tu files directement à l'ordinateur. Mais ta belle ne t'a pas attendu et tu descends te coucher.

Je n'ose bouger, et je me mets sur le bord extrême du lit, le corps raidi en refoulant mes larmes.

Tu m'enlances. Je tremble ; ta bouche m'embrasse violemment, passionnément. Tu essaies de m'expliquer que tu t'en veux de me faire du mal, que c'est plus fort que toi, et puis tu me fais l'amour.

Je m'endors en croyant que tu vas revenir vers moi. Le lendemain matin tu descends comme tu l'as toujours fait avant de partir au travail, et tu me dis que cette histoire va se terminer. J'essaie de te croire, mais je sais qu'il est trop tôt encore pour espérer.

Quand tu rentres, j'ai nettoyé la maison et je t'ai fait un bon repas. Tu as l'air heureux tout à coup...

Tu as acheté une webcam et c'est là que tu passes ton temps avec elle. Tu me racontes tout, me dis que c'est un jeu, que ça ne compte pas.

La Roumanie est bien lointaine. Je te laisse « Jouer ». Le soir venu tu me refais l'amour en me disant « Je t'aime ».

Tu es déchiré. Elle te plaît ! Et puis elle se dévoile devant ton écran, dénudant ce corps qui te fait envie, se caressant pour mieux te prendre dans ses filets.

Moi je suis exilée dans la salle à manger ; je fais semblant de me chercher d'autres hommes sur l'ordi portable. Tu râles ! Tu nous voudrais toutes les deux !

Je n'en peux plus, prise d'une rage soudaine je me saisis d'un marteau et pénètre dans le bureau. J'arrache ta webcam et en fais des confettis à coups violents.

Tu hurles et me saisis à la gorge. Je ne te savais pas aussi haineux. J'étouffe !

Aussi soudainement que tu as enserré mon cou, tu le lâches ! Ton regard s'emplit d'incrédulité devant ce geste fou.

Je ne dis rien et descends dans notre chambre. Je prends un sac où je fourre quelques affaires. Tu m'as suivi en balbutiant des pardons d'une voix affolée.

Je suis anesthésiée. Je ne veux plus te voir. Je te quitte. Tu t'agrippes à la voiture, j'accélère et file sans savoir où je vais...

Mon portable sonne, tu me supplies de revenir ! Moi je me contente de passer le CD de notre chanson fétiche encore et encore.

Je suis tellement perdue que je me trompe de route, qu'importe, je roule.

En chemin j'appelle Laurent, il me dit :

« Viens je t'attends. »

Mais après réflexion, je préfère rester seule, ce soir j'irai dans le premier hôtel venu et demain j'aviserais.

Pourquoi tout ça ? Je ne fais que me retourner dans ce lit inconnu. Je sais que je n'aurai pas dû t'abandonner aussi souvent. Je n'ai rien vu venir, je n'ai pas compris.

Toi tu es un enfant, il faut te prendre en charge, être là quand tu te lèves et quand tu t'endors, te parler, te bercer, et moi je te croyais fort, je ne me suis pas aperçu que tu ressentais mes départs répétés comme des abandons. Il te fallait une présence constante, un sourire, des mots, des gestes.

Non je ne t'excuse pas, j'essaie de faire la part des choses. Je reconnais mes torts sans pour autant absoudre les tiens.

Enfin, le sommeil vient me cueillir et je glisse dans une nuit emplie de cauchemars...

Le lendemain je vais chez mon ex-ami. Je lui raconte tout !

Il me dit que je me suis montrée imprudente. C'est un comble, lui qui devrait être heureux de mon infortune !!!

Mais on n'est pas heureux du malheur des autres, on a de la peine avec eux si on les aime.

Je décide d'aller passer quelque temps chez Cathy une cousine qui est pour moi comme une sœur. J'ai

été mariée à son cousin mon ex-mari, et elle formait avec sa mère et son conjoint ma deuxième famille.

On se téléphone tous les jours, pour rien, juste pour se rassurer en entendant l'autre. On se comprend. C'est dingue quand on y pense, cela fait quarante-six ans que l'on se connaît toutes les deux...

Elle me recueille et essaie de me remonter le moral.

Tu me laisses des messages désespérés et me demandes de revenir. Tu promets de tout arrêter, me supplies de t'aider à venir à bout de ce désastre.

J'hésite, et te réponds que pour l'instant je veux reprendre mes esprits. Peut-être alors n'aurai-je plus envie de te revoir. Je suis meurtrie dans mon âme et dans ma chair, il faut que fasse le vide.

Tu m'abreuves d'appels et je me fais violence pour ne pas fléchir. Je tiens bon et reste quand même trois semaines chez Cathy.

Enfin, je me décide à rentrer, non sans te prévenir qu'il n'y aura pas d'échappatoire pour toi, et qu'il va falloir que tu choisisses ta voie d'un bon coup.

Tu as l'air si anxieux quand j'arrive. Je me rends compte que tu te sens perdu. Ta Roumaine ne te lâche pas et t'expédie des messages enflammés, elle se voit déjà installée ici et prépare sa venue.

Tu me demandes d'aller lui parler à la nouvelle webcam que tu as achetée, et de lui dire que je suis ta femme, qu'il faut qu'elle t'oublie.

Je me branche ; elle est surprise, elle te croyait divorcé !

Je lui réponds sur un ton sarcastique :

« Le premier divorce a eu lieu au bout de dix ans, le deuxième ce sera avec moi et il se fera en moins d'un an si ça continue, quant à toi tu seras larguée en six mois maximum !!! »

Elle me lance alors hargneuse :

« Il ne t'aime pas, il me veut... »

J'ai mal, mais je conserve mon flegme.

Elle m'observe attentivement.

« Mais tu es jolie ! » s'exclame-t-elle l'air dépité.

Je comprends alors que le portrait que tu as dû dresser de moi, ton « ex-femme », devait être à mon désavantage, du genre vieille et moche !

Je souris de plus belle et cela la fait sortir de ses gonds.

Elle veut te parler, mais tu refuses. Je lui explique que tu aimes t'amuser et que ce n'est pas la première fois que cela se produit, en précisant que c'est moi qui t'es inscrit sur le site de rencontres, et qui ai mis ta photo.

Elle m'ordonne d'aller te chercher ! Mais tu me fais de grands signes de dénégation, c'est fou ce que tu es lâche. Elle insiste avec colère ; je commence à m'énerver et deviens désagréable.

J'ai alors l'idée de lui dire brutalement, que lorsqu'elle se caressait devant son écran, je la filmais, et que si elle ne te laisse pas tranquille je vais diffuser largement ce film sur des sites spécialisés. Ça la stoppe net. Elle hurle, m'injurie en roumain, mais je ris et coupe la connexion.

Tu es soulagé, pourtant je sens qu'au fond de toi tout n'est pas aussi serein que tu veux le laisser entrevoir... Je redoute que ta faiblesse ne te fasse faire un demi-tour et que tu ne replonges dans cette histoire. Pourtant, tu reprends le cours de notre vie comme si rien n'était jamais arrivé... Comment peut-on agir de la sorte et effacer aussi vite ce qui a failli nous détruire...

À partir de ce jour-là, il y a quatre ans déjà, la webcam est restée au placard !

Par précaution, nous prenons un autre fournisseur d'accès Internet et je t'oblige à faire changer ton numéro de téléphone, car elle continue, à t'écrire sans savoir que c'est moi qui suis en possession de ton mobile ! Deux précautions valent mieux qu'une et je ne suis pas tombée de la dernière pluie...

Un peu plus tard tu m'avoues que jamais tu ne m'aurais quitté. Pas une fois tu ne prononceras un « je

regrette », tu minimises cette aventure qui pour toi n'en était pas une, le mal que tu as fait te paraît anodin... Mais moi je sais que le coup est passé tout près de ma gorge, et la méfiance s'installe avec la douleur lancinante qui va rester mienne durant de nombreux jours.

Je deviens parano ! Je ne vais faire mes courses que lorsque tu es au travail, et je demande un relevé détaillé de tes appels. Je surveille tes faits et gestes. J'en deviens agressive, et remets cette mauvaise histoire sur le tapis à tout bout de champ. Tu es triste, tu me supplies de croire en toi à nouveau, cela te semble si simple de gommer ainsi un épisode difficile...

Moi, il me faudra un an pour te redonner un peu de crédit.

Je repense parfois à cela avec un pincement au cœur, en me disant que maintenant, et avec mon expérience, je te laisserai libre de vivre cette aventure.

Mais quand je te l'avoue, tu te mets en colère en m'affirmant qu'il ne s'agissait que d'une bêtise, et que je suis la seule femme que tu as vraiment aimée.

Le temps qui cicatrise tout a refermé les plaies petit à petit, et si on oublie jamais vraiment les blessures de l'âme, on les enferme dans un jardin secret... Parfois les jours de tempête ressurgissent ces images que l'on voudrait effacer définitivement, et la peine ramène avec elle ses flots de regrets...

Il y a eu tellement de cahots dans cette longue épreuve qui m'a menée à mes soixante deux ans...

Je revois mes parents, et ma vie se redessine alors, me laissant un goût âcre dans la gorge, car je sais que

de ce temps-là je n'aurais gardé que la vision d'une
enfance sans joie...

J'ai seize ans, peu de poitrine, des formes longilignes et pas d'amis.

Mon père avec sa rigidité castillane a décidé de mon avenir : « Tu seras médecin ! » me dit-il.

Nous sommes liés à une vieille famille du même monde, ils ont un fils.

« Ce sera ton mari ! », m'a-t-on signifié d'un ton péremptoire. Chez nous pas de discussion possible, on obéit c'est tout.

L'ombre de Franco plane encore à la maison. L'officier de marine naviguant sur les bateaux du roi Alphonse XIII est devenu bûcheron, charbonnier, coffreur. Il s'est battu pour la France.

C'est un « réfugié », disait-on de lui avec mépris ! Mais son orgueil l'a empêché de sombrer.

Ma mère a été subjuguée par ses yeux clairs et ses cheveux corbeau.

Un enfant est venu, un garçon trop vite repris par une nuit sans lune. Et puis moi, la niña, la petite, et j'ai gardé ce prénom en cadeau...

La route a été rude pour mes parents, j'ai grandi tant bien que mal dans un foyer où seul le maître avait droit de regard sur nos vies et nos nuits.

Heureusement, il y avait maman et sa tendresse, maman la douce, à la voix rauque me chantant de vieilles chansons, écrivant des poèmes, me racontant le temps d'avant...

Maman qui m'a donné le goût des mots ; toujours là pour arrondir les angles, et apaiser les colères soudaines de l'homme intransigeant qui élevait la voix trop fort, et trop souvent.

Grâce à elle j'ai pu m'affranchir et avoir un semblant d'adolescence.

Banale, je me trouvais banale ! Je n'avais rien pour attirer et pourtant sans m'en rendre compte des regards s'attardaient sur moi !

J'étais différente, ni garçonne ni féminine, non, différente ! La parole facile, le rire aussi.

C'est cela qui lui avait plu. Il s'appelait Marc. Des cheveux blonds bouclés et de grands yeux d'un bleu azur compensaient une taille qui n'excédait pas la mienne. Il me plaisait. Je le voulais, par jeu, pour voir ! Il était apprenti, j'étais étudiante.

Mon père refusa longtemps de le recevoir à la maison, mais avec l'intervention de maman il put faire partie du maigre groupe d'amis qui étaient tolérés chez moi.

Il m'emmena à l'appartement qu'il occupait avec son père et son frère en profitant de leur absence, et cela devint une habitude.

De rendez-vous en rendez-vous, le feu en nous se déclara. Il était mon premier, j'étais son unique expérience. Deux gamins inconscients pour qui le jeu devint dangereux. Jusqu'à la « faute » qui arrondit mon ventre.

J'échafaudais tout un film. À cette époque il y eut plusieurs enlèvements de jeunes filles, et je me dis que si je disparaissais mes parents me pleureraient

puis m'oublieraient. Qu'est-ce qu'on est bête à dix-sept ans !

Nous devions déménager et ils partaient avec les meubles et les camionneurs, moi je prenais le train, c'était l'occasion rêvée pour fuguer.

J'achetai un billet pour le sud de la France où se trouvait le régiment de Marc.

Je n'avais pas assez d'argent pour me payer une chambre d'hôtel et quand je débarquais je me dirigeais vers la plage, et je restais là dans un recoin pour passer tant bien que mal la nuit, on était au mois d'août...

Je ne savais même pas où se trouvait la caserne de Marc, mais je réussis à le joindre le lendemain au téléphone en me faisant passer pour une vague cousine.

Il me dit qu'il allait pouvoir se libérer pour venir me donner de l'argent afin que je me loge dans une petite pension de famille proche.

Il n'avait pas l'air inquiet de ma décision hâtive, quant à moi j'étais totalement inconsciente du chagrin dans lequel j'avais laissé mes parents.

J'allais donc m'installer à l'hôtel, sans une once de regrets pour cette fuite et ce qu'elle allait entraîner...

Je n'avais pas compris qu'un cœur de mère est prêt à tout pour son enfant, et que la mienne allait remuer ciel et terre pour me retrouver.

Oh, elle n'eut pas trop de mal, car Marc, interrogé par son capitaine à qui elle s'adressa, avoua piteusement où j'étais.

Elle partit aussitôt folle de joie vers ma cachette, et nous nous retrouvâmes nez à nez pleurant toutes deux à chaudes larmes.

Elle ne me fit aucun reproche, trop heureuse du dénouement de l'histoire, et lorsque je lui dis que j'attendais un enfant elle me rassura en me serrant dans ses bras.

Je la sentais triste, mais elle fit un effort immense pour me sourire, et me dit que tout allait s'arranger.